

Exposition

ICI SONT LES DRAGONS $\frac{1}{3}$ PARCE QUE NOUS LE VALONS BIEN

Du 16 janvier au 30 mars 2019

Commissaire en résidence : Marie Koch & Vladimir Demoule.

Artistes : Claude Closky, Louise Desnos, fleuryfontaine, Nici Jost, Liu Bolin, Mika Rottenberg et Kawita Vatanajyankur.





Présentation des visites guidées 3

Réservations 4

Présentation du cycle d'expositions 5

Présentation de l'exposition 7

Biographie des commissaires 8

Artistes & œuvres 9

Pistes de lecture 13

Programmation 21

Le lieu 22

Informations pratiques 23

LA VISITE GUIDÉE

La visite de l'exposition « Ici sont les dragons 1/3 : Parce que nous le valons bien » va permettre aux publics de réfléchir sur différents sujets tels que le capitalisme mondialisé, les grands systèmes de production, l'écologie, la place des femmes dans le monde du travail, la publicité et les grands mythes contemporains.

Les œuvres deviennent alors le point de départ d'un échange entre les enfants et la médiatrice culturelle. Celle-ci va partager des pistes de lecture, tirer le fil rouge, à l'instar du fil d'Ariane permettant à Thésée de sortir des dédales du labyrinthe du Minotaure, qui relie les œuvres entre elles et ouvrir la discussion à d'autres réflexions, références et thématiques historiques, littéraires, artistiques, sociales, etc.

Les élèves seront donc invités à s'exprimer, échanger leurs impressions, émettre un avis, proposer une interprétation et ainsi participer à la construction d'une réflexion personnelle et collective autour de l'exposition et des thèmes qu'elle développe. La médiatrice culturelle enclenche la discussion en partant de références connues et adaptées à l'auditoire et mène l'échange de façon participative.

La visite guidée de l'exposition se fait de façon ludique et a pour but d'initier les publics à la pratique des expositions, en forgeant leur regard et leur vocabulaire. La médiatrice culturelle encourage l'observation, oriente le débat, explicite une terminologie spécifique avec un vocabulaire adapté au niveau de connaissance et de compréhension de l'auditoire. Elle introduit également des éléments constitutifs de l'histoire de l'art en développant l'analyse personnelle de chacun et en éveillant le sens critique et d'analyse des participants.

La visite guidée, avec l'ensemble de la classe ou du groupe, est l'un des moyens pour les élèves d'établir un contact direct avec les œuvres et d'initier une habitude de fréquentation des lieux artistiques et culturels. L'important est de ne pas se sentir exclu de ces lieux parce que l'on ne sait pas... Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise interprétation, mais seulement un regard subjectif sur les œuvres. Parler de ce que l'on voit, de ce que l'on ressent, exercer son regard, échanger avec les autres est à la portée de tous, pourvu qu'un temps soit accordé à ces rencontres. Les visites guidées que nous vous proposons sont à considérer comme une porte ouverte à la curiosité, source d'accès aux connaissances et à la pensée.

Le format de la visite est adaptable, tant sur la forme que sur le contenu, à vos disponibilités et vos attentes, alors n'hésitez pas à nous contacter pour toute proposition, question, demande ou information.

RÉSERVEZ DÈS À PRÉSENT VOTRE VISITE GUIDÉE DE L' EXPOSITION

Pour quels publics ?

- Visite commentée gratuite à destination des publics scolaires (école maternelle, école primaire, collège, lycée et enseignement supérieur)
- Visite guidée destinée aux publics péri-scolaires (associations, maisons de retraite, publics empêchés, handicapés psychiques, etc.)

Calendrier de réservation

- Du lundi au vendredi entre 9H30 et 18 h
- Durée : 1 h 30/2 h (modulable selon vos attentes)
- Possibilité de mettre en place, sur demande, un atelier créatif en lien avec l'exposition après la visite guidée dont le format sera à définir ensemble
- Possibilité d'adapter la formule de visite guidée aux attentes des publics : thématiques spécifiques à aborder, présentation de la Maison populaire, etc.

Réservation obligatoire

- > par mail: mediation@maisonpop.fr
- > par téléphone: 01 42 87 08 68

Contact

- > Juliette Gardé, Chargée des publics et de la médiation culturelle du Centre d'art : juliette.garde@maisonpop.fr

ICI SONT LES DRAGONS

La mythologique locution latine (Hic sunt dracones, « Ici sont les dragons ») censée avoir orné les cartes du moyen-âge jusqu'au XVI^{ème} siècle (mais qui n'a jamais paru sur aucune à proprement parler), représente un moment historique, celui quand les terres inconnues laissaient libre d'imaginer monstres lointains et créatures chimériques. Un monde qui n'existe plus, rapidement clôt et rempli définitivement par le capitalisme du milieu du XIX^{ème} siècle ; « le monde est fini, le monde est plein de matériaux numérables et contigus » dit Roland Barthes à propos de Jules Verne et du Nautilus (le monde clôt et rempli du capitaine Némó) y voyant non plus la trace de l'aventure et de l'exploration romantique mais la même minutie à s'approprier la totalité des espaces de la nature et à y appliquer la marque humaine. Paradoxalement, si la totalité des surfaces émergées de la terre est aujourd'hui connue et cartographiée, les espaces ouverts par les réseaux de production, et ceux de sa diffusion mondiale, se parent d'opacité et semblent se dérober à l'observation. De même en est-il de la production de vérités et d'ambiguïtés véhiculées par les modèles du capitalisme mondialisé, mythifiés et banalisés par le langage quotidien.

À ce « langage diurne », l'autrice de Science-Fiction et de Fantasy, Ursula K. Le Guin, décédée le 22 janvier 2018, opposait « le langage de la nuit », l'imagination et l'art comme une façon d'étendre le monde, de construire mot à mot un horizon plus lointain aussi inaccessible et mystérieux que, mettons, le pied d'un arc-en-ciel. Dans un article de 1976, *Mythes et Archétypes en Science-Fiction*, elle qualifie de « sous-mythes » le « héros blond des aventures de cape et d'épée, [...] ; l'ordinateur dément [...] ; le savant fou ; le dictateur éclairé ; [...] ; le brave capitaine

de vaisseau spatial ou le brave trouffion ; les méchants extraterrestres ; les gentils extraterrestres ; et toutes les jeunes femmes plantureuses, écervelées, qu'un des héros susmentionné a tirées des griffes d'un monstre, sermonnées, traitées avec condescendance ou [...] violées. ». Ces créatures qui peuplent une littérature de science-fiction, « vivent dans les livres, les magazines, les photos, les films, les publicités, et dans l'esprit de chacun d'entre nous. Leurs racines, qui sont les racines du mythe, s'enfoncent dans notre inconscient [...]. C'est de là que vient leur vigueur et, pour cette raison, il serait imprudent de prétendre qu'ils n'ont pas d'importance ». Mais, ajoutez-elle, ce mystère factice, « on le regarde de près, et il disparaît. Regardez le héros blond de près - de très près - et il se transforme en souris ».

C'est très précisément ce en quoi consiste l'entreprise de « démontage sémiologique [du langage de la culture dite de masse] » de Roland Barthes, qui circonscrit dans sa préface de 1970 aux *Mythologies* : « je venais de lire Saussure et j'en retirai la conviction qu'en traitant les « représentations collectives » comme des systèmes de signes on pouvait espérer sortir de la dénonciation pieuse et rendre compte en détail de la mystification qui transforme la culture petite-bourgeoise en nature universelle ». Il n'est pas étonnant, à ce stade, de lire, 20 ans avant Le Guin, Barthes expliquer dans *Le mythe, aujourd'hui* : « le discours écrit, mais aussi la photographie, le cinéma, le reportage, le sport, les spectacles, la publicité, tout cela peut servir de support à la parole mythique ». « Le mythe est un langage », disait-il, et on reconnaît ici le « langage diurne » de Le Guin, qui caractérisait, dans son discours de 1974 *Pourquoi les américains ont-ils peur des dragons ?*, prononcé devant la *Pacific*

Northwest Library Association : « S'ils étaient authentiquement réalistes, s'ils étaient, pour le dire autrement, honnêtement imaginés et entièrement imaginatifs, ils inspireraient de la peur. Le mauvais réalisme est le moyen qu'a inventé notre époque pour ne pas affronter la réalité. Et d'ailleurs, le chef-d'œuvre absolu de cette littérature totalement irréaliste est, sans le moindre doute, l'indice quotidien des cours de la bourse ».

Ici sont les dragons, cycle de trois expositions suivies d'une publication, propose, au croisement des *Mythologies* de Roland Barthes et du travail d'Ursula K. Le Guin, une lecture des mythes contemporains du capitalisme mondialisé, à travers les oeuvres d'artistes d'aujourd'hui confirmés comme émergents, issues de tous médiums (photographie, vidéo, nouveaux médias, sculpture, jeux vidéo,...). Des œuvres qui cherchent à « regarder de près » tout en construisant les fantaisies nécessaires à un monde infini.

Des *Mythologies*, nous nous appuyons sur les essais qui les composent d'une part, d'autre part sur le pari initial de Barthes, d'allier la « vocation » du scientifique et la « liberté » de l'écrivain, afin de « faire d'un sarcasme la condition de la vérité ». De Le Guin, nous tirons son engagement et la conviction que l'imagination, « le jeu libre de l'esprit » doit triompher du « langage diurne ». « Par « jeu » j'entends la récréation, la re-création, la combinaison d'éléments connus pour créer du nouveau. Et par « libre », je veux dire que cette activité se fait en l'absence de tout but ou profit, de façon tout à fait spontanée. Ce qui ne veut pas dire que le jeu libre de l'esprit n'a pas de raison d'être, d'intention. Au contraire, il peut viser un objet très sérieux. [...] Après tout, être libre ne suppose pas que l'on ne se soumette à aucune discipline.

J'irais même jusqu'à dire qu'une imagination disciplinée constitue une méthode ou une technique essentielle, aussi bien en science qu'en art. [...] Discipliner, au sens strict, ne veut pas dire réprimer, mais apprendre à croître, à agir, à produire - et cela vaut aussi bien pour un arbre fruitier que pour la pensée humaine ». Une production ludique, complétée quelques années plus tard par une lecture ludique, selon Barthes, dans *Le bruissement de la langue* : « il n'y a pas de vérité objective ou subjective de la lecture, mais seulement une vérité ludique ; encore le jeu ne doit-il pas être compris ici comme une distraction, mais comme un travail - d'où cependant toute peine serait évaporée : lire, c'est faire travailler notre corps [...] à l'appel des signes du texte, de tous les langages qui le traversent et qui forment comme la profondeur moirée des phrases ».

Ici sont les dragons prolonge l'intention dubitative et de poétisation, engagée lors du cycle « Comment bâtir un univers qui ne s'effondre pas deux jours plus tard » en 2016, ainsi que l'interrogation de nos rapports aux réels, aux mythes, aux univers simulés, à l'art comme extension du monde contre son assèchement, et la volonté de faire entrer en dialogue artistes, œuvres, lieu et publics. Le cycle d'exposition avait donné lieu à un article intitulé « Hic sunt dracones / here are dragons », publié dans l'anthologie internationale d'art numérique « Alpha Plus » sous la direction de Kamilia Kard, cet article étant à son tour le point de départ du cycle *Ici sont les dragons*. Les observations aux hypothèses relevées en 2016 trouvent un écho particulier dans le cycle de 2019.

PARCE QUE NOUS LE VALONS BIEN

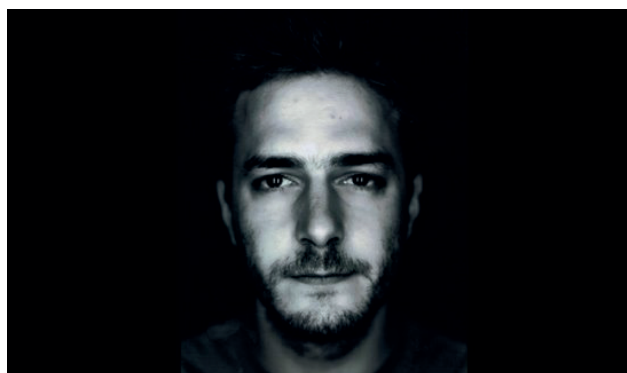
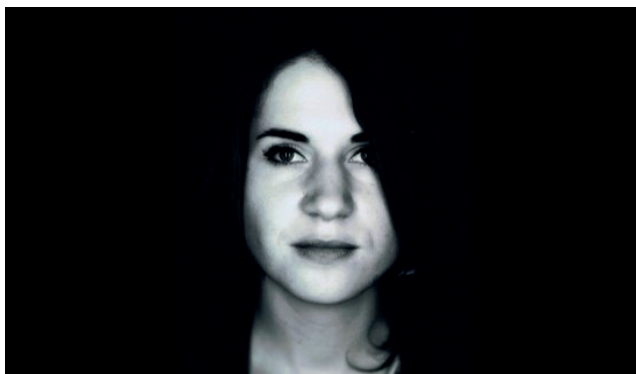
Le mondialement célèbre slogan créé apparemment avec des prétentions féministes (« ce n'est plus l'homme qui mérite que la femme soit belle, mais la femme qui mérite d'être belle par essence ») contient et proroge la notion essentielle de valeur ; l'objet a une valeur et, désormais réifié, l'humain en a une également. Et c'est sa consommation, en qualité autant qu'en quantité, et aucun autre critère qui détermine cette valeur. Dans cet environnement idéal, purement marchand et de culture (au sens de la production humaine), où la nature elle-même (la femme en l'occurrence, sa peau, ses rides, la couleur de ses cheveux) n'est autorisée à n'exister que par la culture, nous n'avons pas à savoir ce qui a de la valeur ou ce qui n'en n'a pas, il suffit de croire que « nous le valons bien ». Derrière la valorisation (« déterminer la valeur de quelque chose ») du corps de la femme consommatrice, c'est avec une brutalité proportionnelle et invisibilisée qu'est traité le corps de la femme productrice, quel que soit son secteur d'activité - bien qu'on puisse spontanément penser à l'ouvrière. Loin d'être paradoxale, l'injonction au soin de la plastique dans ces conditions apparaît comme une mise en spectacle du corps d'une part, et comme une simple injonction à la consommation d'autre part, le luxe n'étant qu'un segment de marché comme les autres.

Plastique aussi l'ensemble des marchandises, du jouet bas-de-gamme aux cosmétiques les plus chers, qui doivent combler l'injonction à la consommation, les contenant autant que les contenus puisque le plastique n'est que pure chimie (et « sans chimie, la vie elle-même serait impossible ») comme nous le rappelait la « Maison du Futur », attraction proposée par Monsanto au sein du Disneyland Californien de 1957 à 1967. Durant les trois années précédentes,

Barthes rédigeait la série d'articles qui allait composer ses « Mythologies » et l'un d'entre eux, dédié au plastique, évoquant la magie de la transsubstantiation (que l'on retrouve avec l'imprimante 3D), se terminait ainsi : « le monde entier peut être plastifié ». Ce qui semble en bonne voie. Pour Ursula K. Le Guin, « Nous sommes des sujets, et si l'un d'entre nous traite ses semblables comme des objets, il agit de façon inhumaine, cruelle, contre nature. Et par nous, la nature, qui est le grand Objet [...] est devenu[e] aussi sujet. Tout comme nous faisons partie d'elle, elle fait partie de nous [...]. Nous sommes sa conscience. Si nous fermons les yeux, l'univers entier est aveugle. Si nous ne parlons plus, n'écoutons plus, l'univers devient sourd et muet. Si nous ne pensons plus, il n'y a plus de pensée. Si nous nous détruisons nous-même, nous détruisons toute conscience ».

La première exposition du cycle propose des oeuvres qui examinent les modèles et leur production, à travers la consommation, la publicité, le plastique, le déchet, les cosmétiques, le spectacle, les jouets ou encore l'art contemporain lui-même.

Marie Koch & Vladimir Demoule



Jeunes commissaires d'exposition, l'approche curatoriale de Marie Koch et Vladimir Demoule est fortement imprégnée d'un imaginaire scientifique et poétique, inspirée des œuvres de science-fiction et des techniques d'aujourd'hui (vidéo, jeu vidéo, web, media art, etc.), et interroge la perception et la conception du réel ainsi que la place de l'humain au sein de celui-ci.

Dans leurs expositions, ils cherchent à croiser des artistes nationaux et internationaux de tous horizons, émergents comme établis, jeunes ou moins jeunes, aux pratiques diverses et complémentaires, ainsi que des œuvres de tous media, afin de faire entrer en résonance artistes, publics, créations et lieux. Ils ont auparavant réalisé les commissariats des festivals EXIT et VIA ainsi que du Transient Festival.

Claude Closky _____ Né en 1963 France

Restez à l'écoute
1994

Œuvre en 3 dimensions

Installation sonore

Édition illimitée, numéroté 6

4'30"

Achat en 2001

Collection du Centre Pompidou, Paris Musée
national d'art moderne/Centre de création
industrielle

Courtesy de l'artiste

Les éléments extraits par Claude Closky de nos environnements proches, notamment des moyens de production et de diffusion, de la publicité et de la communication, sont accumulés, classés et montés pour exposer leur langage en plein jour et rendre évident ce qui, parce que parcellaire, était invisible. Dans *Restez à l'écoute*, Closky empile les injonctions tirées de publicités radiophoniques jusqu'à l'absurde, dans un montage sobre et neutre qui révèle les impératifs du capitalisme contemporain. Ce travail taxinomique décrit en quelques sortes le mode de vie des individus, consommateurs, et les stratagèmes de ceux qui distribuent. Tranche de vie des années 1990, *Restez à l'écoute* reste pourtant d'une saisissante actualité.

Louise Desnos _____ Née en 1991 France



Medusa
2018

Tirage jet d'encre contrecollé sur aluminium
1 mm

60 x 80 cm (hors cadre)

Tirage original - 1/5

Co-production : Maison populaire et Poly-

Courtesy de l'artiste et de Poly- (Paris).

Avec Martin Fox et John Green

La pratique de Louise Desnos entretient un rapport paradoxal avec le hasard quotidien, qu'elle capte ou qu'elle provoque. Son regard se porte sur des détails, des surfaces et des abîmes, à la recherche infinie de signes. L'assemblage de *Medusa*, fait de déchets, d'une perruque et de fleurs en plastique évoque l'artificialisation du monde, notre fascination pour la reconstitution du réel et la consommation du faux. Méduse, on pense bien sûr aux continents de plastiques qui naissent sur les océans ; c'est aussi la gorgone qui nous fixe, au regard de laquelle on ne peut échapper ; c'est à la fois un témoignage et un testament : le nôtre, ce qu'on va transmettre. La pièce, produite spécialement pour « Parce que nous le valons bien », est la première d'une série de trois, une par exposition, jusqu'à devenir un triptyque.

fleuryfontaine _____ Nés en 1985
France



Forever Young
2016
Sculptures
Silicone, porte-serviettes et matériaux divers
Dimensions variables
Courtesy des artistes

Le duo d'artistes formé par Galdric Fleury et Antoine Fontaine utilise algorithmes, jeux vidéo et imagerie numérique pour confronter le rapport de l'humain à la technologie, à l'espace et à la nature. Dans *Forever Young*, des cartes de la Californie sont moulées en silicone. Chaque itération est pigmentée pour imiter la peau humaine. La figure consistant à représenter cet État, dont le PIB est le 6ème le plus élevé au monde, par l'industrie qui lui est le plus souvent associée, autant que la représentation de la chair, appelle immédiatement à interroger la relation du territoire au corps, de leur commercialisation, de leur artificialisation. La promesse d'une jeunesse éternelle fait écho au futur augmenté patiemment construit et privatisé par les entreprises de la Silicon Valley. Ils réaliseront le 29 mars la performance *Contouring*, inspirée d'une technique de maquillage popularisée par Kim Kardashian.

Nici Jost _____ Née en 1984
Canada



Pink Collection
2000 - 2017
Installation
Objets collectionnés, bois, peinture, ruban
LED
93,5 x 182,5 x 38 cm
Courtesy de l'artiste et de Balzer Projects
(Bâle)

Depuis 2000, Nici Jost travaille sur le rose, l'une des couleurs les moins aimées. Elle s'intéresse aux émotions qu'il suscite, à ses symboliques dans les différentes cultures, à l'usage qui en est fait, et au rôle qu'il peut jouer dans la perception de l'espace ou de l'identité. En collaboration avec le fabricant de couleurs suisse Fiocchi, elle nomme et établit méthodiquement les différentes nuances de rose (Sakura Pink, Refined Light Pink, Rococo Pink, etc.) qu'elle classe dans son *Pink Color System*, nuancier physique agrémenté de fiches descriptives. Parallèlement à ce processus précis, elle collectionne les objets roses, généralement issus de la production de masse et de la grande distribution, et les catalogues selon leurs nuances. Apparaît alors clairement l'usage de chacune de ces nuances, les émotions qu'elles cherchent à provoquer, les sentiments qui en sont attendus, le public qu'elles ciblent. Selon qu'il s'agisse de jouets Hello Kitty ou de la couverture de livres politiques, différents roses seront utilisés. Depuis 2018, elle travaille à comprendre, de la même manière, l'usage et la réception du rose dans la culture chinoise en particulier.

Liu Bolin _____ Né en 1973
Chine



Série « Hiding in the City »
2009 - 2014
Photographies
Supermarket I, 2009, Impression pigmentaire,
120 x 120 cm
France, *Meat Factory*, 2013, Impression
pigmentaire, 120 x 150 cm
France, *Pharmacy*, 2013, Impression
pigmentaire, 120 x 150 cm
London, *Bookshelf*, 2014, Impression
pigmentaire, 95 x 120 cm
Courtesy de l'artiste et de la galerie Paris-
Beijing (Paris)

À l'occasion des Jeux Olympiques de Pékin de 2008, des quartiers entiers sont rasés et leurs occupants expulsés. C'est le cas du village artistique de Suo Jia Cun, où Liu Bolin avait son atelier de sculpteur. Il réalise sa première performance devant les ruines de son atelier : posté debout, sans expression et les yeux fermés, il se peint entièrement, selon des techniques de camouflage, et devient transparent dans ce paysage délabré. De cette première démarche naît chez l'artiste l'ambition de dénoncer les pouvoirs en place et le mutisme forcé du peuple. Depuis, ses performances, qui peuvent durer jusqu'à dix heures, révèlent les travers de la société de consommation et son impact sur les populations, montrent ce qu'on ne regarde plus ou ce qu'on met loin de nous pour ne pas avoir à y faire face. En se dissolvant dans ces décors, il nous force à un jeu, nous oblige à regarder.

Avec *Supermarket I*, réalisé en 2009, Liu Bolin commence une série de trois photographies/performances dénonçant les différents scandales alimentaires liés aux produits d'importation et au développement économique rapide de la Chine - des effets du sucre sur notre cerveau à la présence de produits cancérigènes dans les nouilles instantanées, produits phares de l'alimentation rapide et bon marché en Chine. Dans *Meat Factory* (France), photographiée à Rungis, il évoque en 2013 les travers de l'industrie agroalimentaire qui néglige la composition de ses produits et engendre de nombreux scandales, dont la présence de viande de cheval issue de laboratoires pharmaceutiques dans des lasagnes préparées. Durant son séjour parisien cette année-là, il crée *Pharmacy* (France) et pointe les grandes firmes de l'industrie pharmaceutique, autant que la consommation excessive de médicaments en France. L'extrême rentabilité de ce marché a mis sur le devant de la scène des noms devenus tristement célèbres : Médiator, Dépakine, Gardasil, etc. En 2014, il réalise à Londres *Bookshelf* devant un étalage de magazines, puissants vecteurs des mythes contemporains du capitalisme et de normalisation.

Mika
Rottenberg

Née en 1976
Argentine



Squeeze
2010

Installation mixte comprenant une vidéo-projection, une photographie et un document
Durée : 19'26"

FNAC 2011-0159 (1 à 5)

Centre national des arts plastiques

Courtesy de l'artiste

Tous droits réservés ©

À l'entrée de la salle, la galeriste New-Yorkaise superstar Mary Boone présente fièrement ce qui semble être une oeuvre d'art : la compression vaguement cubique d'éléments organiques, plastiques et cosmétiques. Près de la photo, le certificat d'exportation définitive du cube aux Îles Caïmans, territoire britannique des Caraïbes bien connu pour sa fiscalité avantageuse et ses pavillons de complaisance.

Dans la pièce au faux-plafond de salle d'attente, le film : des ouvrières en Arizona récoltent des salades icebergs à la chaîne, des ouvrières en Inde récoltent la gomme de caoutchoutiers, l'actrice porno Bunny Glamazon est écrasée par des coussins, rougit de chaleur et transforme son rouge en fard-à-joue, et, quelque part, nulle part peut-être, au sein d'un gigantesque décor en perpétuel mouvement, d'autres ouvrières broient ces ingrédients pour fabriquer le cube. Toute logique d'espace est dissoute, les géographies s'effondrent, autant que la frontière entre l'exposition et l'oeuvre elle-même, de même que la frontière entre la fiction et le documentaire. Le corps des femmes, aliéné par le travail, réduit à n'être que productrice - machine ou matière - est sacralisé par ce personnage féminin de Bouddha assis qui tourne sur fond étoilé.

Kawita
Vatanajyankur

Née en 1987
Thaïlande



The Dustpan

The Squeezers

The Carrying Pole

The Scale 2

Shuttle

Séries « Tools » et « Performing Textile »

2014-2018

Vidéos HD

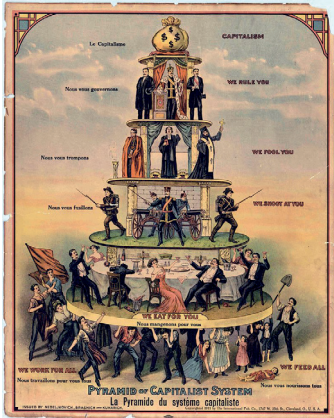
Courtesy de l'artiste et de la Nova Contemporary Clear Gallery (Tokyo)

Dans ses vidéos, Kawita Vatanajyankur développe un protocole de performances clair : sur un fond coloré joyeux et emprunté à la publicité, elle met en jeu son propre corps, suspendu, écrasé, tiraillé par des cordes ou des appareils plus ou moins complexes. Ludiques au premier abord, on découvre peu à peu les allégories qu'elle crée : femmes-machines torturées par le travail harassant et manuel des ouvrières thaïlandaises ou le non moins harassant travail domestique qui leur est dévolu, corps déformés sur de sordides tripaliums, piloris modernes, humiliées par les jets de fruits, emprisonnées par le textile, avec des références explicites au bondage dans un pays ravagé par le tourisme sexuel. Nous prenant à témoin de la condition des femmes, non-seulement dans le Sud-Est asiatique, mais dans le monde entier, elle convoque notre malaise et une forme d'attraction-répulsion liée à la gaïté de la forme en contraste à la gravité de la situation. Elle explore les paradoxes d'une société globale hyperconnectée, dotée de ses propres codes visuels, qui invisibilise ou refuse de voir, qui utilise l'image comme écran plutôt que comme témoignage.

Qu'est-ce que le capitalisme mondialisé ?

Le système capitaliste a connu une popularité croissante depuis la révolution industrielle et est actuellement le système économique de la plupart des pays de la planète. Le dictionnaire Larousse propose trois définitions :

- « système de production dont les fondements sont l'entreprise privée et la liberté du marché »,
- « statut juridique d'une société humaine caractérisée par la propriété privée des moyens de production et leur mise en œuvre par des travailleurs qui n'en sont pas propriétaires »,
- « système économique dont les traits essentiels sont l'importance des capitaux techniques et la domination du capital financier ».



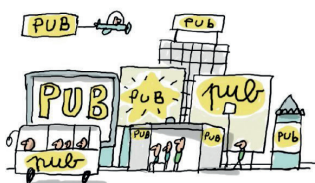
Gravure ancienne présentant une vision critique du capitalisme.

Pour résumer simplement, le capitalisme est un modèle économique où le capital (l'argent) est détenu par de grandes entreprises mondiales ou par des individus. Ils investissent leurs capitaux dans des entreprises qui produisent des biens manufacturés ou des services. Ces biens et ces services sont produits par des salariés qui travaillent au sein de ces entreprises, ou pour d'autres entreprises (sous-traitance) en échange d'un salaire. Ces objets manufacturés ou ces services sont ensuite vendus dans le monde à un certain prix. Les actionnaires des entreprises reçoivent ensuite une grande partie des recettes de ces ventes (dividende). Dans le capitalisme actuel, de nombreuses entreprises et actionnaires souhaitent produire ces biens manufacturés à moindre coût, c'est pourquoi les usines de production sont souvent délocalisées dans des régions du monde où la vie est moins chère, le droit du travail moins stricte et les ouvriers souvent mal payés.



Vue de Time Square à New-York, aux Etats-Unis, emblème de l'omniprésence de la publicité.

Ce modèle économique repose donc sur la consommation, il faut fabriquer, vendre et consommer. La consommation est un terme lié à la croissance et au monde capitaliste. Pour que le modèle économique capitaliste fonctionne, il faut produire beaucoup et consommer beaucoup. La publicité a été créée en ce sens. Il s'agit d'une forme de communication de masse, dont le but est de fixer l'attention de potentiels consommateurs (nous tous). Lorsqu'un nouveau produit est créé, il faut trouver un public pour l'acheter. Aujourd'hui la publicité est partout, à la télévision, à la radio, sur Internet, dans la rue, dans le métro, sur les autoroutes, etc. Elle informe les consommateurs sur les différents objets vendus sur le marché, mais elle peut également créer un besoin superficiel chez les individus, afin de les pousser à acheter de plus en plus de biens dont ils n'ont pas forcément besoin.



Dessin humoristique critiquant la présence excessive de la publicité dans l'espace public.

L'œuvre sonore *Restez à l'écoute* de Claude Closky diffusée à l'entrée du centre d'art nous présente justement les dérives de la publicité de masse à la radio. L'artiste a compilé toutes les injonctions qu'il a pu entendre à la radio dans les années 1990. Mises bout à bout, ces sommations à la consommation forment une poésie absurde qui démontre le caractère

« subliminal » de ces messages que nous entendons tous les jours entre deux pages d'informations ou de musique. Nous sommes sans doute inconsciemment poussés à acheter et consommer.



Carte de la République populaire de Chine.

La Chine : un Etat communiste à la tête du capitalisme ?

Depuis la fin des années 1940, la Chine est dirigée par le parti communiste. Sous la direction de Mao Zedong, les communistes chinois ont établi un régime politique dictatorial et organisé une économie planifiée dirigée par l'État. De 1949 à 1976, l'histoire de la Chine a été agitée, en particulier dans les années 1960 avec la révolution culturelle chinoise. Depuis la mort de Mao Zedong en 1976, tout en maintenant un régime dictatorial, les communistes chinois ont décidé de moderniser leur économie en y introduisant la propriété privée et des entreprises étrangères. Aujourd'hui, la République populaire de Chine est l'une des plus grandes puissances du monde. En effet, depuis ce grand tournant économique, la Chine a connu une croissance sans précédent, environ 9,5 % par an. Son économie a dépassé en 2010 celle du Japon, devenant ainsi la première économie asiatique. Actuellement, elle est la deuxième économie après les États-Unis et devrait même devenir la première puissance mondiale d'ici 2025. Une grande partie de ce succès est due à l'ouverture de son économie. Depuis 2013, la Chine est devenue la plus grande nation commerciale du monde, avec des exportations de 2,21 trillions de \$ et des importations de 1,95 trillions de \$.



Emmanuel Macron, président français, serrant la main de Xi Jinping, président de la Chine.

Néanmoins, si cette évolution rime avec croissance économique, elle ne fait pas une belle place aux droits de l'Homme... En effet, pour le gouvernement chinois la notion de droits de l'Homme doit prendre en compte les conditions de vie, la santé mais surtout la prospérité économique. La conception chinoise des droits se concentre sur les obligations du citoyen d'assurer un Etat prospère et puissant et non sur l'obligation du gouvernement de garantir leurs libertés. Le gouvernement chinois reste par conséquent dictatorial et totalitaire. D'après un rapport établi en 2017/2018 par Amnesty International, « des militants et des défenseurs des droits humains ont été arrêtés, poursuivis en justice et condamnés sur la base d'accusations vagues et trop générales telles que la « subversion du pouvoir de l'État » ou le fait d'avoir « cherché à provoquer des conflits et troublé l'ordre public ». Des défenseurs des droits humains ont été maintenus par la police dans des lieux de détention non officiels, parfois au secret, pendant de longues périodes, ce qui les exposait à un risque accru de subir des actes de torture et d'autres formes de mauvais traitements. ».



Arrestation d'un manifestant en Chine.

La censure sur Internet est de plus en plus présente et le droit à manifester toujours bafoué. Des lois et règlements répressifs relatifs à la sécurité nationale ont été élaborés et adoptés, conférant aux autorités davantage de pouvoir pour réduire l'opposition au silence, censurer les informations, harceler et poursuivre en justice les défenseurs des droits



Liu Bolin, *Hiding in the city, Suojia Village*, 2006, Impression pigmentaire, 126x160cm.



Liu Bolin, *Hiding in the city, Unify the Thought to Promote Education More*, 2007, Impression pigmentaire, 118x150 cm.



Liu Bolin, *Xia Gang*.

humains et les journalistes.

Contester ou critiquer le gouvernement se révèle être extrêmement dangereux. C'est pourquoi l'artiste chinois Liu Bolin utilise la dissimulation comme procédé artistique. Son travail fait écho à la société chinoise actuelle mais également à l'état de notre Monde. Nous pouvons avancer plusieurs théories concernant ses disparitions. Liu Bolin se cache dans des décors, il nous force à regarder avec une grande attention ses photographies pour le débusquer. Est-ce une manière, de dénoncer les scandales contemporains sans prendre le risque d'en subir les conséquences ? Sa première photographie-performance intitulée *Suojia Village*, a été réalisée en novembre 2005, au moment où le gouvernement chinois décide de raser le quartier des ateliers d'artistes afin de construire les bâtiments qui abriteront les jeux olympiques de Pékin en 2008. L'atelier de Liu Bolin a ainsi été détruit sans que l'artiste n'ait été entendu. Il s'est alors photographié camouflé dans le décor des ruines de son atelier. Il explique que cette photographie porte une dimension guerrière, à la manière d'un sniper, il se camoufle pour se protéger. Or, se cacher, est aujourd'hui impossible en Chine, où la surveillance s'intensifie (caméras de surveillance à reconnaissance faciale, surveillance sur Internet, etc. autant d'outils qui se développent partout dans le pays), le gouvernement tout puissant peut décider d'arrêter quiconque ne se plierait pas à ses règles.

L'artiste va ensuite se camoufler devant des slogans de propagande du gouvernement chinois écrits sur les murs de la ville. Dans une photographie intitulée *Xia Gang* qui signifie « Quitter le poste » (euphémisme pour dire « licencié »), Liu Bolin va s'intéresser aux travailleurs chinois. Entre 1998 et 2000, lors de la transition d'une économie planifiée à une économie de marché, 21,37 millions de personnes auraient perdu leur emploi en Chine. Liu Bolin a donc décidé de les fondre dans le décor de leur ancienne boutique, endroit où ils avaient l'habitude de travailler. Il est parvenu à retrouver 6 travailleurs licenciés pour réaliser cette photographie. Ces derniers posent devant un message de propagande : « La force de base menant notre cause principale vers l'avant, est le parti communiste chinois ». Avec ce travail Liu Bolin souhaite montrer les « vrais invisibles », celles et ceux qui ont été licencié(e)s et ont donc perdu leurs places dans cette société chinoise centrée sur la productivité.

La Chine est devenue « l'usine du Monde ». Aujourd'hui environ 90% des produits manufacturés vendus moins de vingt euros en Europe viennent de Chine. Ils étaient moins de 2%, il y a trente ans. La Chine produit actuellement 45 % des téléphones de la planète, 61% des ordinateurs, 1 télévision sur 2 et 80% des appareils numériques.

Pour entretenir cette cadence, la Chine a construit de nombreuses usines de production sur son territoire et en Asie du sud-est où elle sous-traite la fabrication. Mais quelles sont les conditions de travail des ouvrier(e)s chinois(e)s ? D'après de nombreuses sources, les conditions

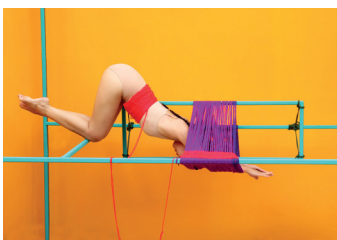


Usines en Chine.

de travail des ouvrier(e)s chinois(e)s sont loin de respecter les droits de l'homme. Selon, l'organisation de défense des droits des travailleurs China Labor Watch, elles pourraient être qualifiées d'« inhumaines ». « Dans 9 usines sur 10 dans lesquelles l'organisation a enquêté, les ouvrier(e)s ne peuvent pas gagner un salaire leur permettant de vivre avec leurs seules heures de travail normales et sont contraint(e)s d'effectuer un trop grand nombre d'heures supplémentaires. Le nombre d'heures supplémentaires travaillées par mois varie entre 36 et 160 et aucune usine n'était strictement en conformité avec la législation sur le travail en Chine, qui fixe une limite maximale de 36 heures supplémentaires par mois ».

La durée du travail est comprise entre 10 et 14 heures par jour, avec de fortes variations saisonnières, liées à la demande pour des produits sans cesse mis à jour ou renouvelés. « Durant la haute saison manufacturière, les ouvrier(e)s font des heures supplémentaires excessives, travaillant souvent jusqu'à l'épuisement. Cette organisation a fait embaucher certains de ses membres comme ouvrier(e)s, afin de pouvoir enquêter depuis l'intérieur. Ils révèlent que sur une chaîne d'assemblage, « les ouvriers devaient répéter la tâche qui leur était assignée toutes les trois secondes, debout et sans discontinuer pendant dix heures ».

Le gouvernement chinois met tout en place pour éviter que ces terribles conditions de travail ne soient révélées au grand public. Le rapport d'Amnesty International nous informe que les militants des droits du travail sont surveillés et arrêtés : « Hua Haifeng, Li Zhao et Su Heng, militants des droits du travail, ont été arrêtés dans la province du Jiangxi alors qu'ils enquêtaient sur les conditions de travail dans des usines de chaussures de l'entreprise Huajian. Les trois militants ont été libérés sous caution en juin, mais ils restaient étroitement surveillés. En juillet, un tribunal de Guangzhou (Canton) a condamné le militant des droits du travail Liu Shaoming à quatre ans et demi d'emprisonnement pour avoir publié un essai sur sa participation au mouvement en faveur de la démocratie et son adhésion au premier syndicat indépendant de Chine en 1989, ainsi que sur ses souvenirs de la répression de Tiananmen en 1989. »



Kawita Vatanajyankur, *Shuttle*, 2018.

Dépasser ses limites, le corps et l'esprit au travail.

Ces tâches exténuantes sont mises en scène par l'artiste Kawita Vatanajyankur dans ses vidéos-performances. L'artiste explique utiliser son propre corps comme outil de travail et de production. Un travail physique, laborieux et douloureux. De la même façon que les ouvrier(e)s chinois(e)s souffrent en répétant les mêmes gestes sur une chaîne de production, elle contraint son corps en le transformant en outil.

Son travail se concentre en grande partie sur la place des femmes à



Dessin humoristique sur la double journée des femmes.

l'usine et dans leur vie quotidienne. Elle choisit de mettre en scène des actions de la vie courante comme passer le balai, presser une orange ou encore peser du riz. Sans outil, son corps changé en objet effectue douloureusement les tâches répétitives qu'elle s'est attribuée. Pensons alors à la double journée des femmes, qui ont travaillé pendant de longues heures et doivent à leur retour chez elles, faire la cuisine, le ménage, s'occuper des enfants et de leurs maris.

Lors d'une conférence, Kawita Vatanajyankur explique qu'elle se pose deux questions :

- Pouvons-nous transformer la douleur, la peur et l'insécurité en pouvoir ?
- Pouvons-nous réduire la douleur, tant physique que mentale ?

Selon elle, la clef pour y parvenir est la méditation. La méditation désigne une pratique mentale qui consiste généralement en une attention portée sur un certain objet, au niveau de la pensée, des émotions ou du corps. Elle est très souvent liée à la relaxation.



Kawita Vatanajyankur, *The Carrying Pole*, 2014-2018.

Pour transformer sa douleur en force, elle explique qu'il faut abandonner l'ancienne version de soi et se voir comme une performeuse. Elle prend alors l'exemple de sa performance *Carrying Pole*, vidéo dans laquelle elle porte environ 30 kgs de bananes à bout de bras, ce qui peut lui causer de sérieuses blessures. Selon elle, cette charge est une métaphore des responsabilités et de la charge mentale qui pèse sur les femmes. Il faut alors se dire que l'on peut les dépasser, oublier l'ancienne version de soi, pour se transformer en une personne plus forte et plus puissante.

Pour parvenir à réduire sa douleur physique et mentale, il faut d'abord admettre sa douleur et comprendre pourquoi l'on a mal, c'est d'ailleurs selon elle, la clef de la méditation. Il faut accepter et être en accord avec sa douleur. Il ne faut jamais fuir la situation et accepter de n'avoir aucun contrôle sur les autres, ou sur les problèmes que l'on rencontre. Le seul contrôle que l'on a est celui que l'on a sur soi-même. Il faut alors dépasser ses limites physiques et mentales.



Séance de méditation.

Elle conclue en expliquant que son travail est une métaphore de toutes les situations difficiles, des violences auxquelles nous sommes tous les jours confrontés. Son travail montre l'endurance, la résilience qui finalement nous développent en tant que personne.

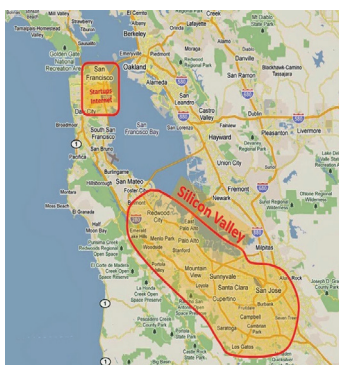
L'artiste Mika Rottenberg pose également un regard critique sur les dérives du capitalisme. Elle s'exprime ainsi : « L'hyper capitalisme est le moment où tout est standardisé : votre corps, votre esprit, votre sourire. Tout peut être vendu et tout peut-être perçu comme quelque chose qui pourraient être vendu. Votre attention, votre émotion pourraient être divisées en unités auxquelles des prix seraient assignés. C'est une manière un peu dérangement de regarder le monde parce que bien sûr,



Exploitation mécanisée de laitues Iceberg.



Récolte de la sève d'Hévéa.



Carte de la Silicon Valley.

ce n'est pas tout à fait la réalité. »

Dans *Squeeze*, vidéo présentée dans l'exposition, l'artiste nous montre sa vision du travail des femmes sur les chaînes de production. Ici le travail rime avec absurdité, répétition et burlesque. La travailleuse se jette corps et âme dans la fabrication d'un cube constitué d'éléments organiques. Éléments que l'on retrouve dans les deux scènes documentaires présentées dans le film. D'un côté, une exploitation gigantesque de laitues Iceberg présentant des ouvrières qui travaillent sur une chaîne de production mécanisée, de l'autre une exploitation de caoutchouc où des femmes (dont certaines semblent avoir l'âge d'être à la retraite) récoltent à la main la précieuse sève, qui sera ensuite transformée et envoyée comme matière première dans les usines du monde entier.

Les corps des femmes ouvrières dans *Squeeze* sont malmenés, écrasés, étriés dans des espaces confinés. Tous ces corps sont contraints à produire toujours plus, mais sont également « cajolés » par des esthéticiennes asiatiques cachées en sous-sol. Le corps de la femme est également déshumanisé, afin de mettre en exergue sa dimension érotique. Des fesses semblent intégrées aux murs de cette usine biscornue, il s'agit en réalité des postérieurs d'ouvrières qui écrasent les différents éléments constituant le cube final. En ne montrant que leurs fesses, Mika Rottenberg semble dénoncer une pratique très fréquente dans la publicité et la pornographie, qui consiste à objectiver la femme en l'assignant à n'être qu'un objet de désir.

Nous venons de voir que l'être humain est broyé dans la machine capitaliste productiviste, nous allons maintenant aborder les conséquences de ce modèle économique sur la nature et notre planète.

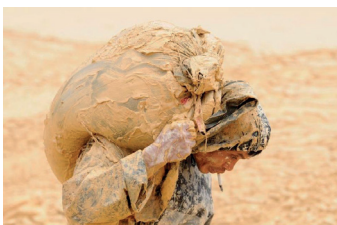
Quelles sont les conséquences du modèle capitaliste sur notre planète ?

La série *Forever young* du collectif fleuryfontaine fusionne corps humain et paysage. Il s'agit d'une série de sculptures en silicone représentant la carte de l'état de Californie, colorées à l'aide de pigments industriels imitant différentes couleurs de peaux. Un paysage est une vue d'une portion de l'espace terrestre, perçue par les sens humains, il implique donc un point de vue. Depuis très longtemps, l'Homme a modifié son environnement naturel, il a rasé des forêts pour installer des champs cultivables, bâtir des villes, construire des routes et ériger des ponts. Seulement aujourd'hui, l'impact négatif de l'Homme sur la nature, la faune et notre atmosphère s'accélère dangereusement. Les artistes ont choisi de représenter la carte de la Silicon Valley pour mettre en avant la place de la technologie dans le monde et ses conséquences sur notre environnement et notre corps.

En effet, cette région de la Californie abrite le pôle des industries



Entreprises implantées dans la Silicon Valley.



Ouvrier dans une mine d'extraction de métaux rares.



Usine de fabrication de smartphones.



Une tortue de mer nageant parmi les déchets.

de pointe dans les domaines de l'informatique et des nouvelles technologies. Amazon, Google, Apple, Microsoft pour ne citer qu'eux, ont installé leur siège social dans la Silicon Valley. Il faut rappeler que le terme anglais « silicon » signifie silicium, qui est un métal présent dans tous nos outils électroniques. Ces grandes sociétés d'innovation mettent au point de nouveaux objets technologiques qui nécessitent d'extraire de nos sols toujours plus de métaux rares. Fin 2017, on estimait les réserves mondiales de métaux rares à 120 millions de tonnes, détenues à 37 % par la Chine, devant le Brésil (18 %), le Viêt Nam (18 %), la Russie (15 %), l'Inde (6 %), l'Australie (2,8 %), le Groenland (1,3 %) et les États-Unis (1,2 %). La Chine estime quant à elle détenir seulement 30 % des réserves mondiales de terres rares, bien qu'elle fournisse 90 % des besoins de l'industrie...

L'une des grandes problématiques de cette industrie reste l'extraction de ces métaux rares, puisqu'il faut injecter dans le sol des métaux lourds, de l'acide sulfurique ou encore des éléments radioactifs. Évidemment, ces techniques d'extraction ont des conséquences catastrophiques sur les mineurs, les forêts, les animaux, l'eau et la santé des habitants de la région. Fin 2017, 7,7 milliards d'abonnements mobiles ont été souscrits, soit plus que la population mondiale à la même époque, qui était de 7,5 milliards de personnes. Le téléphone portable est devenu un outil indispensable dans toutes les couches de notre société et dans le monde entier. Le téléphone portable est devenu le symbole de la Mondialisation, tant au niveau de sa fabrication que de son utilisation.

En prenant l'exemple du téléphone portable, nous découvrons que la production d'objets manufacturés et la consommation à outrance mettent en danger l'avenir de notre planète. En effet, la plupart des objets produits ne rentrent pas dans les diverses strates de recyclage et se retrouvent souvent abandonnés dans la nature où ils mettront des centaines, voire des milliers d'années à disparaître. C'est le cas notamment des objets en plastique. Le plastique est une substance très pratique puisqu'elle peut être moulée rapidement, est résistante et peu coûteuse. Les résines des matières plastiques sont issues de produits intermédiaires (éthylène, acétylène, benzène, etc.) dont les matières premières sont le pétrole, le gaz naturel ou encore le charbon.

Aujourd'hui, nous savons que les conséquences du plastique sur l'être humain sont néfastes. Des études concluent que certaines substances chimiques présentes dans la composition de divers plastiques sont considérées comme des perturbateurs endocriniens qui peuvent avoir des effets dangereux sur le développement de l'enfant.

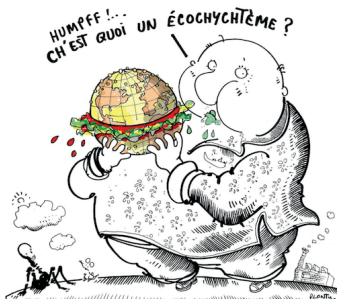
Mais, c'est surtout à l'état de déchet que le plastique provoque une catastrophe écologique. En effet, les plastiques sont non biodégradables. Sous leurs formes les plus petites, les microparticules de plastique se retrouvent dans les océans et participent au transport de polluants organiques et organométalliques qui peuvent être absorbés par les



Nouveau continent constitué de déchets.



Schéma représentant les courants marins qui forment le gyre de déchets en plastique.



Dessin satirique de Plantu.

animaux filtreurs et les poissons, et ainsi s'insérer dans la chaîne alimentaire. Les plastiques flottants deviennent des déchets marins qui, même dans des zones éloignées, tuent des espèces protégées et menacées. Les sacs plastique sont pris pour des méduses par les tortues de mer qui les consomment et finissent par s'étouffer, les oiseaux de mer comme les albatros prennent les petits objets en plastique qui sont, après leur séjour en mer recouverts d'organismes marins comestibles, pour de la nourriture et finissent par succomber, car leur organisme n'est pas en capacité de les digérer. Une étude internationale parue dans la revue PLOS ONE estime la masse de plastiques présente au sein de tous les océans à 7 millions de tonnes, composée d'environ 269 000 tonnes de déchets plastique flottants. Dans le Pacifique Nord il existe un septième continent constitué de déchets non dégradables. Ce gyre de déchets se forme en raison des forts courants marins qui attirent au même endroit les débris du monde entier.

L'œuvre photographique de Louise Desnos, produite spécialement pour l'exposition « Ici, sont les dragons 1/3 : Parce que nous le valons bien », intitulée *Medusa*, place au premier plan les conséquences écologiques causées par les matières plastiques. Dans sa nature morte, elle présente des objets du quotidien en plastique (sac plastique, perruque faite de fibres synthétiques, fleurs artificielles et faux-cils) qui nous dévoilent l'artificialisation du monde, de la nature et de l'être humain.

Pour conclure, le modèle capitaliste qui régit notre Monde, depuis maintenant 70 ans, semble montrer ses limites. Accélération des inégalités dans le monde, perte de sens dans le travail, épuisement des corps ouvriers, destruction de nos écosystèmes, rarification de nos énergies fossiles polluantes, etc. Ce système laisse présager du pire si nos gouvernements ne prennent pas leurs responsabilités et si nous ne changeons pas rapidement nos habitudes de consommation...

vendredi 8 février de 20 h à 22 h

DE MONTREUIL À LA STATION SPATIALE
INTERNATIONALE, OÙ SONT LES DRAGONS ?

Soirée de lancement, apéro de l'espace !
À l'occasion du lancement des résidences 2019.

En présence de **Marie Koch & Vladimir Demoule**, commissaires d'exposition en résidence en 2019 et de **Marie-Julie Bourgeois**, artiste en résidence de création multimédia en 2019 à la Maison populaire. Débat-rencontre modéré par **Armand Behar**, artiste, avec l'intervention d'**Octave De Gaulle** designer de l'espace d'**Ewen Chardonnet**, artiste, auteur, critique et commissaire..

Entrée gratuite dans la limite des places disponibles

vendredi 29 mars de 20 h à 22 h

SOIRÉE DE PERFORMANCES

Performance audiovisuelle « Contouring » réalisée par le collectif **fleuryfontaine**, suivie d'une performance musicale.

Entrée gratuite dans la limite des places disponibles



L'ÉQUIPE

Président

Benoît Artaud

Directrice

Annie Agopian

annie.agopian@maisonpop.fr

Coordinatrice du centre d'art

Floriane Benjamin

floriane.benjamin@maisonpop.fr

Graphiste

Mathieu Besson

mathieu.besson@maisonpop.fr

Chargée de communication

Sophie Charpentier

sophie.charpentier@maisonpop.fr

Chargée des publics et de la médiation culturelle

Juliette Gardé

juliette.garde@maisonpop.fr

Hôtes d'accueil

Malika Kaloussi

Alexandre Dewees

01 42 87 08 68

La Maison populaire accueille chaque saison plus de 2 300 adhérents, qui participent à la centaine d'ateliers d'expressions développés en direction des adultes et des enfants. Les actions qu'elle propose dans les domaines des arts visuels, de la musique, de la philosophie, des sciences humaines, viennent ici élargir ses publics. Elle invite à penser ces actions dans un perpétuel mouvement grâce à des résidences artistiques et des créations, qui créent le lien nécessaire et favorisent l'accès à la culture et aux loisirs. Elle s'associe à d'autres acteurs du territoire animés par les mêmes objectifs. En ce sens elle collabore activement dans différents réseaux tels que Tram, réseau d'art contemporain Paris / Ile-de-France, le MAAD 93 (Musiques Actuelles Amplifiées en Développement en Seine-Saint-Denis) et le RAN (réseau arts numériques)

Le centre d'art de la Maison populaire accueille depuis 1995 des expositions d'art contemporain où se côtoient artistes de renom international et jeunes artistes soutenus dans leur création. Conçu tel un laboratoire, le centre d'art est un lieu de recherche et d'expérimentation, de mise à l'épreuve d'hypothèses de travail. Chaque année la programmation est confiée à un nouveau commissaire.

Si les curateurs chargés de la direction artistique des expositions sont jeunes, ils sont parmi les plus actifs de la scène actuelle. Sont passés par ici : Claire Le Restif, Jean-Charles Massera, Gérard-Georges Lemaire, Estelle Pagès, Yves Brochard, François Piron, Emilie Renard, Aurélie Voltz, Christophe Gallois, le collectif Le Bureau/, Florence Ostende, Raphaële Jeune, Antoine Marchand, Raphaël Brunel, Anne-lou Vicente, Marie Frampier, Dominique Moulon, Marie Koch & Vladimir Demoule, Blandine Roselle et Stéphanie Vidal. Les trois expositions successives dont ils ont la charge sont pour eux la possibilité de mener à bien un projet d'envergure, avec l'édition d'un catalogue à la clé. Cette opportunité constitue pour eux une carte de visite précieuse dans un début de carrière artistique.

“ La banlieue ose ce qu'à Paris on ne saurait voir. Centres d'art et musées multiplient les initiatives les plus expérimentales, à quelques minutes de la capitale. Montreuil. Des partis pris radicaux. C'est un petit espace en haut d'une colline. Mais il s'y passe des choses très excitantes. Proposant chaque année à un commissaire indépendant d'intervenir dans ses murs, ce centre d'art organise avec lui trois expositions par an. Des propositions radicales, sans concession aux modes ni au spectaculaire ”.

Emmanuelle Lequeux, Beaux Arts Magazine

Entrée libre

Exposition ouverte le lundi de 14 h à 21 h, du mardi au vendredi de 10 h à 12 h et de 14 h à 21 h, le samedi de 10 h à 16 h 30

Fermée : dimanches, jours fériés et vacances scolaires

Visites commentées gratuites

Individuelles sur demande à l'accueil

Groupes sur réservation au 01 42 87 08 68 / mediation@maisonpop.fr

Accès

M° Mairie de Montreuil (ligne 9) à 5 min à pied - Bus 102 ou 121 : arrêt lycée Jean Jaurès

CONTACT

> Juliette Gardé
Chargée des publics et de
la médiation culturelle du
Centre d'art

Téléphone : 01 42 87 08 68



Le centre d'art de la Maison populaire est membre de l'Association des Galeries et fait partie des réseaux Tram, Parcours Est et RAN.



PARCOURS

EST TRAM

Réseau art
contemporain
Paris / Ile-de-France



La Maison populaire est soutenue par le ministère de la Culture et de la Communication - DRAC Ile-de-France, le Conseil régional d'Ile-de-France, le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis et la Ville de Montreuil.



seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT

île de France



Avec la participation du
DICRÉAM.

